

**Troisième séance du séminaire préparatoire de la conférence de consensus  
sur « la recherche en/dans/sur le travail social »  
Conservatoire National des Arts et Métiers, Paris, jeudi 14 juin 2012**

Thème de la séance : « Quelle est la « valeur » de la recherche, dans tous les sens du terme ? En termes de marché, de valorisation de corps professionnels, mais aussi en termes de contribution aux finalités de l'action sociale ».

Animateur de séance :

Manuel Boucher, directeur scientifique du Laboratoire d'Etude et de Recherche Sociales (LERS) de l'Institut du Développement Social (IDS-IRTS) de Haute-Normandie, responsable du réseau "Normes, déviances et réactions sociales" de l'Association française de sociologie (AFS).

Interventions :

*« Entre l'expertise et l'engagement : le rapport aux acteurs »*

Bernard Francq, professeur émérite de sociologie, Ecole des Sciences politiques et sociales de Louvain, président du Conseil de Gestion de la revue "Recherche sociologiques et anthropologiques" :

*« Pour une pratique réflexive du travail social : savoirs professionnels et sciences sociales »*

Gérard Mauger, directeur de recherche au CNRS, directeur-adjoint du Centre de sociologie européenne (CSE) :

**Retranscription intégrale des allocutions**

**Gérard Mauger :**

« La première partie de mon propos sera de proposer une espèce de vision ou plutôt un programme de recherche sur ce que pourrait être le monde du travail social. Et puis la deuxième partie de mon propos, elle sera plus scabreuse encore, de faire quelques suggestions par rapport non pas à ce qu'est, d'une certaine façon, le travail social mais ce qu'il pourrait être et en particulier par rapport à la place que pourraient y prendre les sciences sociales et plus particulièrement la sociologie. Quelle place pourrait prendre dans ce monde-là une certaine conception ou une certaine définition ou une ébauche de définition de la recherche dans le monde du travail social ? Pour la première partie ce sera peut être le plus simple pour poser une espèce d'analyse, voire un programme d'enquête sur le monde du travail social en s'appuyant bien sûr ce qu'ont fait les autres parce que je vous l'ai dit, je n'ai rien fait.

Premier aspect, peut être qu'il faudrait partir des représentations communes ou plus ou moins savantes du travail social à la fin des années soixante-dix. Grosso modo, je crois, en tout cas moi c'est la vision que j'en ai eu, qui était produite par d'autres, c'est une espèce de représentation politique savante mais qui était aussi une représentation commune qui était faite d'une espèce de diptyque, un truc à deux volets où s'opposait une vision très

foucaldienne du travail social comme un ensemble de métiers qui étaient voués au contrôle social des classes laborieuses. Grosso modo, c'était la thèse foucaldienne développée par ces émules de l'époque avec le célèbre numéro d'Esprit et la table ronde qui correspondait. C'était une vision à laquelle s'opposait une vision diamétralement opposée qui était inspirée de la vision philanthropique classique, pour dire que l'on voyait des métiers à l'inverse dédiés à l'aide des populations, de ceux qui sont les plus démunis. Au fond, on peut dire que cette vision savante n'était finalement pas très éloignée d'une vision de sens commun qui plaçait les travailleurs sociaux devant l'alternative flic ou bonne sœur, pour faire vite. Alors il me semble que cette vision qui a été longtemps dominante, qui l'était, je crois, à la fin des années soixante-dix, s'est profondément transformée aujourd'hui progressivement en une nouvelle vision dichotomique mais à mon avis qui s'est déplacée, estompée, au profil d'un nouveau diptyque qui opposerait dans le cadre de la vision néolibérale contemporaine qu'on évoquait tout à l'heure, des travailleurs sociaux qui sont en quelque sorte des agents d'une charité mal ordonnée qui tend à déresponsabiliser les usagers et à la confiner dans l'assistanat, une culture de la pauvreté, etc. Donc un premier volet qui s'oppose à un nouveau volet, une autre vision qui ne correspond à aucune de celles qui étaient présentes autrefois, celle de Bourdieu dans *La misère du monde* qui voyait le centre même de ce qu'il appelait la main gauche de l'Etat, c'est-à-dire les agents par excellence de l'Etat social opposé à l'Etat pénal. Donc nouveau diptyque qui s'est substitué à l'ancien. On peut partir de ça mais, en même temps il me semble que ces visions qui ne sont sans doute pas fausses, même l'ancienne elle a eu sa part de vérité, même si elle est oubliée aujourd'hui, tout n'était pas idiot dans ce qui se disait alors. Pour autant, je crois que ces visions ont le tort d'être beaucoup plus ancrées dans des visions théoriques au mauvais sens du terme, c'est-à-dire trop abstraites et trop peu liées à une observation des pratiques réelles du monde du travail social et à cet égard, je voudrais vous en proposer une nouvelle, elle n'est pas de moi. Elle a été produite par un jeune collègue belge en l'occurrence qui a fait sa thèse avec moi, il y a quelques années. Dans le livre issu de sa thèse qui paraîtra à la rentrée prochaine aux éditions de la Découverte, il s'appelle Jean-François Gaspar pour ne pas le nommer, il a fait une longue enquête ethnographique sur les pratiques des travailleurs sociaux en les observant de près, en les suivant pas à pas et sur les trajectoires qu'il a pu reconstituer avec eux de ces travailleurs sociaux en Belgique mais qui me semble très largement transposable en France. Alors la vision que propose Jean-François Gaspar est en fait très simple. Il ne décrit pas une vision dichotomique de l'espace du travail social mais une espèce de triptyque à trois volets ou plutôt un espace avec trois pôles qui organise le monde du travail social. Il distingue un pôle clinique, un pôle militant et un pôle normatif par rapport auquel se distribuerait selon lui l'ensemble du monde du travail social. Je voudrais m'y attarder un peu parce que je crois qu'elle est intéressante cette vision puis qu'elle me permettra assez bien de développer la suite de mon propos. Je reviens sur chacun de ces pôles. Alors d'abord le pôle clinique. Ce pôle clinique, il le caractérise à la fois par des profils de travailleurs sociaux qui sont plutôt affiliés à ce pôle-là et par un type de pratique. Côté trajectoire, il est caractérisé par des agents qui sont définis par la sécurisation de dispositions religieuses héritées, le plus souvent, qui se manifestent à travers leur intérêt pour la souffrance, pour l'introspection et pourrait-on dire, de façon un peu brutale, par le souci de faire leur propre salut en faisant le salut des autres, pour faire vite. Dispositions associées au pôle clinique caractérisées par un ensemble de pratiques qui, quand on tente de les caractériser dans ce qu'elles ont de singulier, tendent à valoriser des pratiques spirituelles, relationnelles, psychologiques, valorisées par rapport à des pratiques matérielles, administratives, bureaucratiques qui tentent de s'en écarter dans la mesure du possible. Au fond, le travail social, tel qu'ils le conçoivent, doit être un travail relationnel fait de l'apprentissage et de la tentative d'implication auprès des usagers, de dispositions réflexives, un travail que l'on pourrait qualifier, comme Abram de Swaan le fait, comme un travail de proto

professionnalisation psychologique des profanes en quelque sorte. Il s'agit au fond d'inculquer des rudiments, en quelques sortes d'un savoir faire, d'un savoir psychologique à ses usagers. Voilà pour le pôle clinique.

En ce qui concerne le pôle militant. Il est frappant de voir l'homologie très forte entre ce pôle militant et ce pôle clinique même si par ailleurs il s'en distingue. Du côté des trajectoires, on y retrouve finalement des agents qui sont porteurs du même type de dispositions altruistes souvent liées à un héritage politique ou religieux mais qui est redoublé plus fortement dans leur cas, c'est ce que montre l'enquête de Jean-François, par un habitus de classe intériorisée au fil de l'expérience vécue de la condition des classes populaires. Voilà très souvent ce qui caractérise ces gens-là plus que ceux du pôle clinique, c'est le fait qu'ils sont quand même issus des classes populaires et qu'ils ont gardé de cette expérience des manières de faire, des manières d'être, un habitus dans mon langage, qui les caractérise. En ce qui concerne leur pratique, là aussi on retrouve la même homologie, une homologie très forte entre ces pratiques, les travailleurs militants et les travailleurs cliniques. Jean-François les caractérise par un travail de traduction des difficultés individuelles en revendication collective. D'où une espèce d'effort d'inculcation, là aussi d'une posture réflexive homologue de ce que font les travailleurs sociaux cliniques qui suppose là-aussi une espèce de transfert du capital culturel « il faut que je t'aide à faire, il faut que je t'apprenne à faire ce type de travail ». Et bien sûr dans un autre cadre de réflexion plus sociologique que psychologique, avec cette difficulté particulière à laquelle se trouve confrontés ces travailleurs sociaux du pôle militant, la difficulté de mobiliser des usagers d'autant plus apathiques bien souvent qu'ils sont plus démunis. Malheureusement tous les sociologues savent et tous les travailleurs sociaux le savent aussi que plus on est malheureux, plus on est miséreux, plus on est démunis, ce n'est pas plus on est indigné, plus on est capable de se mobiliser etc., malheureusement, c'est souvent le contraire, plus on est apathique, démunis et y compris dans l'incapacité de se révolter. D'où la situation qui est souvent la leur de se trouver en position de parler pour eux, parler pour leurs usagers au double sens de parler pour eux c'est-à-dire parler en leur faveur mais aussi parler à leur place. C'est la situation générique du porte-parole.

Troisième pôle, le pôle qu'il appelle normatif. Ce pôle normatif, il essaye d'abord de le caractériser par sa position dans la division sociale du travail en reprenant à son compte deux couples d'oppositions empruntés à Durkheim révisés par Halbwachs mais qui me semblent encore avoir leur pertinence. L'idée c'est d'opposer d'une part, les métiers qui sont du côté de la conception et ceux qui sont du côté de l'exécution, et d'autre part, il reprend à son compte une vieille division de Durkheim entre ce qu'il appelle le monde des choses matérielles et le monde des choses humaines, c'est une vision très générale de la division du travail social. D'un côté, ceux qui se préoccupent de fabriquer les choses, de produire des objets, ça va des ouvriers aux ingénieurs, grosso modo pour faire vite et ceux qui s'occupent des choses humaines, ça va des mères de famille qui élèvent leurs enfants aux sociologues. Ces deux types de division qui font dans ce cadre là, dans ce cas de double opposition, si on essaie de situer le travail social, il apparaît comme un travail à cheval entre l'exécution et la conception mais en tous cas dans le monde des choses humaines et donc qui se trouve voué, à occuper, j'y reviendrai tout à l'heure, ces positions intermédiaires de l'espace social comme on dit à l'INSEE. C'est très caractéristique cette position de fonctionnaire visée par Jean-François Gaspar dans le pôle normatif. De leur pratique, je dirai deux choses importantes. D'une part, c'est dans ce pôle là l'important de la valorisation de la pratique des visites à domicile qui semble tout à fait central par rapport à ce pôle qu'il appelle normatif. Ce qui leur vaut l'imputation de contrôle social, la vieille imputation. La visite à domicile c'est vérifier si les gens sont bien là, s'ils font bien ce qu'il faut. Mais aussi qui peuvent revendiquer en

valorisant à travers ces visites à domicile une meilleure connaissance des usagers qui leur semble être, et sûrement à juste titre, en partie comme un gage de réalisme, qu'ils opposent aux utopies psychologiques ou militantes des deux autres pôles. Voici le principe d'opposition tout à fait classique et qui par ailleurs, je crois, c'est un autre aspect qui me semble intéressant de ce travail vécu ou perçu comme beaucoup d'autres comme bureaucratique qui véhicule une espèce de théorie implicite d'inspiration comportementaliste qui vise à inculquer aux usagers des bonnes habitudes, des routines en quelque sorte, des manières de faire, il faut comme ils disent : répéter, répéter, répéter. Théorie d'inspiration comportementaliste implicite qui s'oppose dans une certaine mesure à la théorie d'inspiration très psychanalytique du pôle clinique dont je parlais tout à l'heure. Voilà pour ces trois pôles.

Alors sur la base de cette description que je viens d'esquisser très sommairement. Mais lisez le livre de Jean-François qui paraîtra à la rentrée, je fais la publicité. La question que je voudrais poser sur la base tripolaire que je viens d'essayer de décrire rapidement, est-ce que l'on peut parler, dans le sens où Bourdieu en parle, d'un champ du travail social ? Est-ce que l'on peut décrire en quelque sorte cet univers du travail social comme un champ ? D'une certaine façon, il y a quelques raisons de penser que ce n'est pas une hypothèse tout à fait idiote. C'est un programme de recherche, c'est dérouler un ensemble de questions qui peuvent être intéressantes. Si on se demande si c'est un champ, on pourrait dire que d'une part, il y a bien un enjeu commun à ces trois modalités des dispositions de travailleurs sociaux et des pratiques des travailleurs de ces trois pôles. Si on cherche quel est l'enjeu commun, je crois que l'on pourrait le définir comme, dans tous les cas, ce que l'on pourrait appeler une tentative de conversion des habitus, c'est changer en quelque sorte leur usagers, changer leurs manières d'être, de faire, de percevoir, d'agir, etc. Au fond, ce qu'ils ont en commun tous mais avec des manières de faire différentes, c'est cette tentative de conversion des habitus, c'est-à-dire d'inflexion. Il s'agit du taux d'inflexion des systèmes de schèmes de perception, de pensée, d'appréciation, d'action de leurs usagers. Il y a bien une homologie quand au fond de ces trois registres de pratique que l'on vient de décrire. S'il y a homologie, on ne peut pas ne pas penser aussi que si leur enjeu est le même, il y a aussi des luttes internes entre ces trois pôles parce que sinon ils ne seraient pas différents, ils seraient identiques. Ces trois pôles sont concurrentiels en quelque sorte, mais il me semble que les luttes internes qui traversent le champ entre ces trois pôles, qui sont en concurrence objective, elles renvoient à trois types d'écarts. Elle renvoie, d'une part, à des écarts de dispositions des travailleurs sociaux des trois pôles, même s'ils se ressemblent, ce ne sont pas les mêmes tout à fait. Au pôle clinique ou au pôle militant, je vais parler de dispositions altruistes, héritées. Je pense que du côté de ces dispositions altruistes, du côté du pôle clinique, ils perçoivent plutôt les possibilités d'intervention comme individuelles, concentrées, focalisées sur l'individu. Du côté du pôle militant, il est perçu plutôt comme collectif. Elles sont aussi des écarts de représentations des usagers. Je pense que l'on pourrait les classer, mais je n'ai pas fait le travail, elles peuvent être plus ou moins enchantées, comme : tout va s'arranger, tout va bien, etc. Ou bien plus ou moins réalistes, sinon même disqualifiantes. Donc des écarts de représentations, des écarts aussi, je crois et qui renvoient aux uns et aux autres, des écarts entre les formations de ces travailleurs sociaux, ils n'ont pas tous été formés à la même école même si l'apprentissage s'est fait pour partie sur le tas, ce n'est pas pour autant que c'est identique. Et il me semble que ces écarts de formation renvoient en particulier à des étiologies concurrentes des problèmes sociaux mais aussi des problèmes des usagers. Je crois que chaque type de travailleurs sociaux en suivant sa formation a intériorisé en quelque sorte une étiologie implicite ou explicite des causes des problèmes auxquels ils sont confrontés. Pour faire simple, on pourrait dire qu'il y a une étiologie psychologique qui est celle du travail social et clinique qui pense que les problèmes des usagers sont des problèmes psy. Il y a une étiologie que l'on pourrait dire

politique, qui est propre au travail social militant, qui pense que les problèmes auxquels sont confrontés les usagers sont des problèmes sociaux collectifs, et en définitive politique. Et je crois qu'il y a une espèce d'étiologie morale qui renvoie au pôle normatif et qui pense qu'au fond c'est une question de morale publique qu'il s'agit de faire respecter. Ce n'est pas tant ni des structures sociales, ni des individus avec leurs problèmes psy qui sont en cause que l'intériorisation d'une morale commune. Ces luttes internes entre ces trois pôles liées à ce type d'écart ne font que se répercuter dans l'espace du travail social et débutent aux frontières du travail social. Je vais élargir cet espace du travail social avec ces trois pôles qui sont en lutte et en concurrence, en fait avec des concurrences que je viens d'expliquer. Il me semble que ces luttes internes qui traversent l'univers du travail social renvoient à des luttes aux frontières de cet espace du travail social. Alors luttes aux frontières par rapport aux bénévoles qui sont des concurrents et qui tentent de disqualifier en quelque sorte la professionnalisation du travail social, mais aussi luttes par rapport à des champs limitrophes dont les trois pôles dont je viens de parler « clinique, politique, normatif » tirent leur légitimité. Chacun des pôles du travail social : pôle clinique, pôle militant, pôle normatif tire sa légitimité de l'extérieur. Le pôle clinique tire sa légitimité du champ médical, en particulier, du champ psychiatrique, psychanalytique, etc. le pôle militant tire sa légitimité du champ politique et le pôle normatif tire sa légitimité du champ bureaucratique, du ministère. Donc en quelque sorte, chacun tire sa légitimité de l'extérieur. Conséquence : l'autonomie virtuelle de ce que pourrait être un champ du travail social, une relative autonomie est constamment remise en cause par son hétéronomie par rapport à ces trois pôles extérieurs, au moins par rapport à ces trois pôles extérieurs. Il n'y a pas d'autonomie possible dans la mesure où la légitimité de chacun de ces trois pôles du champ de travail social est constamment remise en cause par sa dépendance par rapport à des champs extérieurs. Hétéronomie du pôle clinique qui se trouve constamment exposé en quelque sorte à une disqualification savante pour les orientations de ce pôle clinique et les plus proches du sens commun, ceux qui considèrent, pour faire vite, que parler c'est réparer, sans aller chercher nécessairement le secours des concepts psychanalytiques. Disqualification savante par cette autre orientation plus savante du pôle clinique qui va chercher à s'emparer de la psychanalyse et qui sera toujours exposé à la disqualification par les vrais psychanalystes, par les vrais psychiatres. Hétéronomie du pôle politique parce qu'ils seront très souvent accusés d'instrumentaliser politiquement leurs usagers, ils seront voués à la concurrence des porte-parole politiquement plus légitimes qu'eux-mêmes parce que c'est leur job. Hétéronomie du pôle normatif, ça va de soi parce qu'ils sont subordonnés aux injonctions de la bureaucratie et de leur hiérarchie. Ce qui me semble tout à fait important de comprendre par rapport à la question que je me posais au début, s'agit-il d'un champ ? Oui d'une certaine façon : les mêmes objectifs, la conversion des habitus et des usagers, non, parce que l'autonomie est un univers qui est constamment exposé à l'hétéronomie, à la dépendance par rapport à des univers qui lui sont indispensables pour être, pour exister en l'état actuel des choses. Ce qui fait que si ce n'est pas un champ, c'est quoi ? Comment on pourrait continuer mon programme de recherche, ce serait quoi ma problématique ? Il me semble, que l'on pourrait dire que cet univers pourrait être décrit comme ce qu'un de mes étudiants Stanislas Morel a appelé un champ d'intervention professionnelle plutôt qu'un champ au sens de Bourdieu du fait de cette triple hétéronomie du travail social. Alors qu'est-ce qu'un champ d'intervention professionnelle ? C'est une espèce de modalité, une structure sociale qui se situe en quelque sorte entre les *tasks area* tel que les définit Andrew Abbott, un spécialiste des professions américain, et le champ de Pierre Bourdieu. Stanislas propose de définir un champ d'intervention professionnelle par quatre propriétés et qui me semblent convenir assez bien pour décrire cet univers du travail social. La première propriété : un champ d'intervention professionnelle est lié à l'existence de fournisseurs de clients potentiels. Il faut qu'il y ait des clients, en quelque sorte, à prendre en charge. Il faut qu'il délègue la prise en charge d'un

certain type de clients qui étaient les leurs à des réparateurs potentiels. L'expression « réparateurs » me semble très utile pour parler du travail social. C'est la façon générique, en quelque sorte, de parler du monde du travail social. Vous voyez bien, des fournisseurs vous en avez beaucoup : les familles qui vous donnent les enfants maltraités, l'école qui vous livrent les enfants en échec scolaire, le monde du travail qui vous donne ses inemployables et ses chômeurs de longue durée, le champ judiciaire qui vous donne ses délinquants, le champ médical qui vous livre ses handicapés, etc. vous avez tout un tas de fournisseurs qui, en quelque sorte, déversent sur vous toute la misère du monde, pour faire vite. Donc il y a bien des fournisseurs qui sont une des premières propriétés de ce que Stanislas Morel appelle un champ d'intervention professionnelle. Deuxième propriété, deuxième caractéristique, c'est l'existence d'une concurrence entre les réparateurs qui sont dotés de ressources pratiques et théoriques spécifiques. Tous partagent la croyance en l'existence d'une solution pratique possible par rapport aux problèmes auxquels ils sont confrontés, donc tout le monde pense qu'il a un truc pour faire face à l'évolution mais on n'est pas d'accord sur le truc. Et les gens sont concurrents par rapport à leur truc qui est censé être le bon truc pour résoudre le problème. Troisième propriété : il y a des rapports de force entre ces réparateurs qui renvoient à la concurrence entre des disciplines savantes de référence auxquelles ils se réfèrent. Chacun a en *background*, sa discipline de base, son étiole dont je parlais tout à l'heure, pour imposer sa solution. Concurrence aussi entre des techniques réparatrices respectives différentes. Chacun a sa technique, sa manière de faire, sa solution pour réparer. Quatrième propriété et dernière : il existe des modalités différentes de stabilisation, en quelque sorte, de ces rapports de force. On peut avoir un pôle, la compétition ouverte, dans ce cas là chacun des pôles déploie des stratégies de distinction, d'autonomisation, de disqualification des autres ou bien une situation de coopération qui passe par des stratégies de délégation « celui là tu t'en occupes, on se réparti les clients », de domination « c'est moi qui décide », mais ça peut être stabilisé parce que la domination s'impose, elle est reconnue comme légitime ou contrôle ce que font les autres. Voilà la première partie de mon programme. Voilà ce que pourrait être en tout cas un programme de recherche si j'en entreprenais un sur l'univers du travail social. Alors pourquoi je vous ai livré cette ébauche d'analyses, qui vaut ce qu'elle vaut. Elle est une invitation à ce que pourrait être une pratique réflexive de la recherche dans le travail social qui, je vous le disais au début, passera d'abord par s'objectiver soi-même, c'est-à-dire connaître l'univers dans lequel on évolue, la position que l'on occupe dans cet espace, c'est-à-dire le point d'où l'on prend des vues que l'on prend, pour savoir où on se situe dans le champ, pour comprendre ce que l'on fait. Donc s'objectiver soi-même avant d'objectiver les autres. Alors pourquoi je l'ai fait aussi, c'est aussi parce que cette analyse que je vous propose est au principe de mes propositions, au principe des suggestions que je voudrais faire sur ce que pourrait être, à mon sens, un travail social refondé. Alors pour une refondation : un travail social plus autonome. Vous l'aurez compris, cet univers comme je viens de le décrire comme profondément hétéronome, comment pourrait-il bien faire pour être plus autonome ? Je vais revenir, avant de faire quelques propositions pour essayer de vous en convaincre sur l'intérêt qu'il y aurait, je crois, pour ce monde du travail social à gagner un peu plus d'autonomie. Quelques considérations sociologiques supplémentaires par rapport à ce monde du travail social pour vous convaincre du bien fondé de cette refondation éventuelle que je voudrais suggérer. Elle est dédiée, d'abord à la position intermédiaire du travail social dans l'espace social. C'est une position intermédiaire qui me semble caractériser assez bien le travail social, elle est la position intermédiaire selon l'INSEE. C'est l'INSEE qui affecte les conditions du travail social à des catégories, aux PCS intermédiaires d'une part et on retrouve la même idée chez un sociologue américain qui s'est beaucoup intéressé à ces choses-là qui définissait ces métiers-là comme des métiers modestes qu'il opposait à des métiers prétentieux. C'était la vision qu'en avait E. P. ou bien ce que Bourdieu a appelé « la petite noblesse d'État » par

rapport à la grande noblesse d'État. C'est cet aspect intermédiaire de cette position qui me semble important pour comprendre bien des choses dans ce monde. Je traduis, intermédiaire ça veut dire à la fois, dans l'espace social, entre classes dominantes et classes dominées. Ce n'est pas très intéressant dit comme ça mais c'est un peu plus intéressant si on dit ce que ça implique une position de dominé chez les dominants et de dominant chez les dominés. C'est ça que ça veut dire entre dominants et dominés. Deuxième aspect c'est un métier qui se situe entre théorie et pratique, c'est-à-dire aussi entre conception et exécution avec tout ce que ça implique de difficultés où on est dominé par des théoriciens mais on est aussi un praticien capable de théoriser soi-même donc aussi de mettre en cause les théories éventuellement qu'on reçoit. Position intermédiaire aussi ou une position ambiguë entre des cadres de la pratique qui sont fixés par d'autres, des cadres institutionnels tels qu'ils existent et qu'ils évoluent, tel que le rappelait Manuel tout à l'heure, coincés entre des cadres réglementaires et un habitus, des manières de faire spontanées qui sont les leurs, intériorisé des perceptions d'évaluation, d'action, etc. c'est-à-dire entre des règles et des pratiques, des savoir-faire, etc. Au fond, ce qui me semble intéressant, ce sur quoi il faut insister, je crois, par rapport à cette position intermédiaire c'est aussi sur le fait qu'elles sont des positions de porte-à-faux, Bourdieu aurait dit qu'elles étaient très caractérisées par leur misère non pas de condition mais de position, c'est-à-dire cette position bizarre en porte-à-faux de tous, je crois, une autre façon de caractériser ce monde du travail social comme un univers où on est continuellement voué à un perpétuel travail d'ajustement, d'ajustement entre les positions que l'on occupe et les dispositions dont on est porteur, entre les règles que l'on est censé appliquer et les pratiques effectives, celle que l'on essaye de mettre en œuvre, entre la théorie telle qu'elle est écrite dans les manuels et le sens pratique, c'est-à-dire entre des savoirs scolaires et l'apprentissage sur le tas, entre les injonctions des dominants et les demandes des dominés. Bref, il me semble, et je me permets d'insister sur cet aspect-là, pour indiquer que les affres de l'hétéronomie par rapport à différents champs dont les travailleurs sociaux tirent leur légitimité mais d'où procède aussi leur subordination, leur dépendance, le champ médical, le champ politique, le champ bureaucratique, le champ judiciaire, etc. et qui ne cesse de rappeler à l'ordre du porte-à-faux le monde du travail social. Voilà pourquoi, à mon sens, ce serait important que cet univers du travail social puisse conquérir une autonomie, au moins relative par rapport à ces différents univers. Alors comment c'est possible ? En d'autres termes, comment on pourrait passer d'un champ d'intervention professionnelle telle que je voulais décrit tout à l'heure à un champ tout court, un vrai champ de travail social ? Ce sont les conditions de l'autonomie. Quelles sont les conditions de la transformation d'un champ d'intervention professionnelle en un champ relativement autonome, c'est-à-dire aussi doté d'un capital spécifique, c'est-à-dire d'un savoir, savoir-faire qui serait vraiment spécifique, propre au travail social. Je crois que l'on peut chercher une réponse à ce type de questions en prenant complètement au sérieux ce qui fonde l'homologie des pratiques caractéristiques des trois pôles que j'ai appelé tout à l'heure la conversion des habitus. De façon générale, le travail de ces réparateurs particuliers que sont les travailleurs sociaux c'est le travail de conversion des habitus, alors il me semble, que de ce point de vue, la sociologie à vocation de devenir le savoir de référence du travail social. Alors bien sûr, rires dans l'assistance. C'est normal. Je suis conscient du caractère du plaidoyer pro domo de ce que je viens de dire, un plaidoyer pro domo qui est fondé sur une critique banale, classique de la psychologisation, comme on dit. Alors par rapport à ça, je voudrais vous indiquer mon point de vue. Je crois que la sociologie n'a pas à se prononcer sur la validité des théories psychologiques. Les pys font ce qu'ils veulent, c'est leur problème. Ça a l'intérêt que ça a. Ça a un intérêt du point de vue des pys dans le cadre des pensées pys. Je ne m'en mêle pas. Je crois que c'est ce que les sociologues ont de mieux à faire en la matière, même si je m'en suis mêlé autrefois comme bien d'autres. La sociologie n'a rien à dire. La psychanalyse peut continuer d'exister sans nous, elle existe très bien sans nous et nous sans

elle. Je pense que la sociologie n'a même pas à poser la question de la relation entre les modes d'exploration de la subjectivité proposés par la psychanalyse qui sont concurrencés aujourd'hui d'ailleurs par les neurosciences, mais concurrencées aussi par la sociologie. Au fond, j'adopterais volontiers la position d'Ian Atkins qui considère qu'en matière de pathologies psychologiques on peut distinguer trois espèces : les espèces dites naturelles, celles qui sont indépendantes du contexte, les espèces interactives qui sont liées directement au contexte et des espèces hybrides qui procèdent un peu des deux. Ça me semble être une espèce de *modus vivendi*, une espèce de *statu quo* élaboré par Ian Atkins, de façon assez satisfaisante. Voilà mon point de vue sur la question. Laissons les psys se débrouiller avec leurs histoires. Ce qu'ils font est sans doute intéressant mais ce sont des problèmes de psys, ce sont des manières de faire des psys. Je n'ai rien à en dire. C'est un point de vue délibéré d'accepter qu'on n'ait rien à en dire. Alors quels usages le travail social peut-il bien faire de la sociologie ? Je vais vous en proposer au moins deux possibles. Quels usages directs le travail social peut-il faire de la sociologie jusqu'à d'ailleurs à en faire peut être un espèce de centre de ses activités telles que je les imagine ?

Alors le premier aspect, je crois, vous en avez sans doute entendu parler, mais je vais essayer d'en dire un peu plus, c'est ce que Bourdieu avait appelé la socioanalyse telle qu'elle était explicitée, pratiquée dans un gros livre que certains ont du lire, qui s'appelle *La misère du monde*, où vous aviez là un éventail, un répertoire de pratiques de socioanalyse réalisées, de compte-rendus de socioanalyses, un peu comme les cinq psychanalyses Freud, un ensemble de socioanalyse qui avaient été réalisées dans ce livre. Alors comment essayer de caractériser rapidement ce que veut dire la socioanalyse. Je vais essayer de le faire à mes risques et périls car il y a beaucoup à faire. Je ne vous dis pas que tout est fait et que j'ai la clé dans la poche. Mais je pense qu'il y a des pistes tout à fait intéressantes qui mériteraient d'être approfondies et c'est ce que je vous propose. D'abord, il faut dire que contre la représentation commune qui oppose les individus à la société, c'est-à-dire aussi la psychologie à la sociologie. La psychologie c'est pour s'occuper des individus, la sociologie c'est pour s'occuper de la société. Donc contre cette vision commune, la sociologie, que je défends en tout cas, considère que le social existe au moins sous deux formes essentielles, sous forme objectivée, c'est-à-dire sous forme des institutions, des institutions matérielles, des bâtiments, le CNAM c'est une institution. Le social existe sous forme institutionnalisée. Il existe aussi sous forme incorporée, c'est-à-dire sous forme des individus qui ont incorporé les manières, l'habitus qu'il faut pour vivre dans le cadre de ces institutions. Ces institutions ne sauraient vivre si nous n'étions socialisés à ces institutions, c'est-à-dire capables de vivre dans ces institutions, chacun de nous pour pouvoir être viable, être un être social viable dans ce monde, tel qu'il est, doit aussi avoir intériorisé le social. Il n'y a pas l'individu d'un côté et la société de l'autre. Non, il y a du social partout, et autant dans les individus que dans les institutions. Chacun d'entre vous a autant de social que dans les murs qui nous entourent. C'est important de dire ça parce que considérer que la sociologie a à faire autant avec les individus qu'avec la société, les structures sociales, c'est dire qu'il y a un usage possible de la sociologie à des fins quasi cliniques conçues comme un espèce d'instrument de libération individuelle. L'usage clinique de la sociologie conçue comme un espèce d'instrument de libération individuelle. Ça demande quelques explications que je vais essayer de délivrer. D'abord je crois, que là aussi, il me semble qu'il y a une vision commune de la sociologie qui est fautive, qui impute en quelque sorte à une vision sociologique du monde, un espèce de déterminisme sociologique, un espèce de fatalisme qui voue en quelque sorte chacun à l'impuissance, à la démission. C'est comme ça et ce n'est pas autrement, on peut rien y faire. On ne peut rien changer aux choses telles qu'elles sont. Or, je pense qu'avec Bourdieu, en l'occurrence, je pense exactement le contraire. Je pense que le déterminisme, je ne dis pas qu'il n'existe pas, je ne dis pas qu'il n'existe pas de



détermination sociale. Ce déterminisme n'opère pleinement qu'à la faveur de l'inconscient, cette forme spécifique de l'inconscient qu'est l'inconscient social, justement avec la complicité de l'inconscient sociologique dont parlait Émile Durkheim. En quelque sorte, c'est penser, c'est peut-être un optimisme un peu scientifique mais il peut se fonder autant qu'un autre, je pense qu'une meilleure connaissance des lois tendanciennes du monde social offre à elle seule, et même la seule possibilité offerte de les contrecarrer, de les démentir en les connaissant et parce qu'on les connaît. C'est parce que l'on connaît les lois qui déterminent tendanciellement le devenir des êtres sociaux ou le devenir des institutions, etc., qu'il y a quelques chances de pouvoir justement les contrecarrer, en contrecarrer le cours c'est-à-dire de regagner quelques marges de liberté. Comment appuyer ça ? Par cette autre sentence que Bourdieu répétait souvent, d'ailleurs emprunté à Spinoza, c'est l'idée que ce que le monde social a fait, le monde social en particulier s'il est armé de ce savoir sur le monde social, peut le défaire. Voilà sur les principes généraux : déterminisme, liberté.

Deuxième aspect qui me semble important pour fonder l'existence même de cette socioanalyse. Maintenant, quelques principes plus concrets de ce que pourrait être une pratique socioanalytique. La première chose que l'on peut remarquer ce qu'au fond, il y a une sorte d'homologie très forte avec la pratique psychanalytique. On parlait d'inconscient social, ce n'est pas l'inconscient de Freud bien sûr, mais il y a des parentés très fortes entre des schèmes et en particulier aussi une parenté très forte de la démarche. D'abord ce que je crois c'est qu'il n'y a pas de socioanalyse possible sans qu'il y ait quelque chose comme une demande, j'insiste beaucoup sur le fait qu'il y ait une demande. Les psychanalystes sont bien emmerdés quand on ne leur demande rien du tout évidemment, mais je pense que pour quelqu'un qui ferait de la socioanalyse, il est confronté au même problème. Sans demande, c'est difficile de faire une socioanalyse réussie. Au fond, je pense que la socioanalyse suppose chez ces usagers qu'ils aient un minimum de dispositions à parler d'eux-mêmes par rapport à une offre de parole qui leur est faite. Mais l'expérience montre aussi, en tout cas pour l'avoir pratiquée, je l'ai beaucoup pratiquée, que cette offre de parole peut être pour certains agents à qui elle n'est pas si souvent faite, une occasion tout à fait exceptionnelle dont ils sont heureux de s'emparer. Offrir l'occasion de parler librement, sans censure, sans conséquence, c'est parfois une occasion tout à fait exceptionnelle. Au fond, il n'y a pas de socioanalyse sans disposition à parler de soi, c'est-à-dire finalement sans avoir un minimum d'intérêt expressif qui renvoie plus ou moins toujours à une intention de se comprendre, une intention d'être compris qui est finalement liée à toute espèce d'entreprise autobiographique qui suppose des dispositions du même ordre. On pourrait développer sur ça, mais je ne veux pas m'éterniser, donc je vais continuer. Deuxième aspect pratique de la socioanalyse, c'est au fond, je crois, c'est que la socioanalyse suppose quelque chose comme un espèce de travail socratique, d'aide à l'explicitation, grosso modo, je crois que c'est ce que fait celui qui pratique la socioanalyse. Il aide l'autre à expliciter ce qu'il a à dire. Pour cela, il lui faut transmettre des armes de la connaissance. Ces armes de la connaissance c'est souvent poser de bonnes questions, ce n'est pas si facile que ça, c'est tout un art de poser les bonnes questions. C'est intervenir quand il faut et fermer sa gueule quand il faut la fermer. C'est un savoir-faire spécifique qui me semble tout à fait important. Ça suppose aussi la capacité de se mettre à penser à la place de celui qui pratique la socioanalyse, c'est une forme d'empathie qui est sans doute nécessaire mais une forme d'empathie contrôlée qui n'a rien à voir je crois avec la projection de soi incontrôlée dans autrui. Ce n'est pas se projeter sur l'autre. C'est essayer de penser ce qu'on penserait si on occupait la même position que lui. Ce n'est pas tout à fait la même chose qui suppose aussi un jeu contrôlé, maîtrisé autant que faire se peut entre la proximité, l'empathie et la distance, le contrôle de la relation. Alors, vous voyez bien qu'il y a une homologie très forte avec la pratique psychanalytique qui suppose une posture compréhensive, d'une vertu prêtée à la

parole, c'est-à-dire que l'on suppose implicitement que si les gens parlent ça va leur faire du bien, on va attendre en quelque sorte de la parole des effets libérateurs, sinon même des effets thérapeutiques. Mais il y a aussi un écart central avec la psychanalyse. L'écart central et le fait de quoi ? Il est au fond l'idée, sur l'hypothèse essentielle, qu'il s'agit à travers la socioanalyse de découvrir des causes sociales d'une souffrance ou d'un malheur que les gens vivent comme individuel. Au fond, ce que fait un socioanalyste, c'est qu'il désingularise les cas, qui a pour effet, attendu en tout cas, de dédouaner les gens d'un malheur dont ils se sentent spontanément responsables. Au fond, c'est trouvé dans ce qui cause leurs malheurs, les raisons qui font que leurs malheurs sont ailleurs que là où ils croyaient, c'est là où se situe l'inconscient central dont l'inconscient social dont je parlais tout à l'heure. Au fond, l'idée centrale qui guide la pratique socioanalytique et que le plus personnel c'est justement le plus impersonnel. Il s'agit d'imputer le plus intime, le plus personnel à des causes sociales méconnues. Pourquoi faire ? Pour acquérir au moins la maîtrise symbolique sinon pratique, des représentations des causes de son malheur, c'est au moins ça déjà que d'avoir une compréhension nouvelle des causes de son malheur qui fonctionne, je crois, comme un instrument, virtuellement en tout cas, comme un instrument de libération de l'inconscient social et qui peut contribuer à favoriser quelque chose comme l'émergence d'un sujet rationnel. Voilà ce que je voulez vous dire très vite, trop vite, peut-être trop lentement. Je vous barbe, ça fait longtemps que je vous parle mais j'ai bientôt fini ce que je voulais dire sur la socioanalyse.

Je voudrais vous livrer un deuxième axe possible, un deuxième emprunt que le travail social pourrait faire à mon avis de façon très utile à la sociologie, en tout cas un certain type de travail sociologique en développant les rapports qu'il peut y avoir entre les pratiques du travail social et ce que j'appelle l'économie du capital symbolique. J'essaye de faire simple car ce n'est pas une question forcément très simple. On peut dire de façon générique que les usagers du travail social dans toute leur diversité peuvent être caractérisés par le fait qu'ils sont de façon générale des agents discrédités, stigmatisés dans la plupart des cas, et qui sont de ce fait des agents en quête de réhabilitation. De ce point de vue-là, on peut dire que le travail social que l'on a pu décrire, ce que je faisais tout à l'heure par rapport à la socioanalyse comme un travail de conversion des habitus en langage savant, ce qu'en langage indigène on appelle le travail de redressement, on disait ça autrefois mais c'est la même idée. Un travail de rééducation, un travail de resocialisation etc., on peut dire travail de rectification, de mise aux normes des habitus déviants etc., mais tout ça c'est des quasi-synonymes, c'est la même idée. D'une part, le travail social c'est ça, un travail de conversion des habitus mais c'est aussi un travail de restauration, de réhabilitation en quelque sorte de la dignité. Il s'agit de sauver la face, de tenter d'aider des gens à sauver la face, de tenter de restaurer une dignité souvent mise à mal. Je pense qu'il faut aussi souvent, on doit, je crois, les travailleurs sociaux devraient prendre complètement au sérieux cet aspect de leur travail. Ils le font, très très souvent mais ils le font implicitement mais sans théoriser, sans modéliser, sans monter en généralité par rapport à ce qu'ils font. L'hypothèse que je voudrais vous suggérer très vite, c'est que le travail social est, pour partie fondée sur des opérations symboliques qui jouent d'une part, de la gratification et de la menace, et d'autre part, du crédit que l'on fait au sens symbolique celui-là et du discrédit symbolique. Dire les choses comme ça, décrire le travail social dans ces termes, c'est dire, ce que je tentais d'explicitier, c'est dire que ce travail est sous-tendu par une économie du capital symbolique, c'est-à-dire une économie, on pourrait le dire dans d'autres termes, de l'importance sociale, de la reconnaissance comme le dit Axel Honneth ou bien plus trivialement du respect de la réputation comme on dit chez les jeunes de banlieue. Voilà, je crois que c'est ça qui est en cause. Alors cette économie du capital symbolique, on pourrait la développer longuement. La première loi, c'est que toute opération de crédit symbolique est solidaire d'un discrédit. Toute accumulation d'un capital symbolique

sur une scène va souvent de pair avec un discrédit accumulé sur la scène d'à côté. Si ce que j'ai dit est vrai alors il y a une conséquence qui est la deuxième loi de fonctionnement de la loi de l'économie du capital symbolique, c'est qu'une disqualification sur telle scène auprès de tel public peut toujours être compensée sur une autre scène auprès d'un autre public. Et je pense que l'on a là une espèce de jeu qui peut permettre justement un jeu, des jeux, des jeux sur lesquels je crois vous jouez autour de cette économie du capital symbolique. Je vais vous donner un exemple que je connais un peu pour avoir enquêté sur ce monde là. C'est par exemple pour les jeunes de cités dont je parlais tout à l'heure. Je crois que le renoncement aux gratifications qu'apporte l'insertion dans la culture de rue et le renoncement à la reconnaissance qui est liée au fait d'appartenir à une bande de durs qui roulent leur caisse, mais cette reconnaissance elle-même acquise par les hommes des cités dans le monde des bandes qui est liée au déficit, qui vient compenser leur manque de qualification scolaire, familiale, professionnelle, etc. ou eux-mêmes jouent de cette économie du capital symbolique, peut à l'inverse être utilisée pour les amener à renoncer à cette reconnaissance acquise dans le monde des bandes mais qui ne peut être fait qu'au profit d'une reconnaissance ailleurs, sur une autre scène. Je pense que c'est un jeu à mon avis classique, que jouent constamment les éducateurs mais d'une certaine façon en le sachant sans le savoir. Ce que je voudrais suggérer, ce que l'on pourrait tenter de savoir de façon tout à fait systématique, sans compter d'ailleurs, ce pourrait être un troisième volet possible. Mais je vais me taire, rassurez-vous. Sans compter, je crois, tout à fait digne d'intérêt tous ces dispositifs très ingénieux souvent mis en place par des travailleurs sociaux mais qui ont rarement le temps ni même le goût de théoriser, qui sont inventés justement, je me souviens d'un cas comme tel chef de bande que l'on arrive à faire accepter un stage dans une école maternelle. C'est extraordinaire. Vous amenez un grand black d'1,90 mètre qui roule sa caisse, qui cause comme un dur et vous le mettez avec des marmots de 2 ans, ça produit des effets extraordinaires. Et ça mérite d'être analysé comme tel, il faut penser ça en termes d'économie du capital symbolique, comme je viens de le dire à l'instant, et de conversion des habitus. Je crois qu'il y a là tout un domaine de pratiques non analysées et qui devrait, qui pourrait être analysé comme tel.

Je vais conclure. Voilà pourquoi je pense que la sociologie peut jouer un rôle tout à fait décisif dans le travail social qu'elle est loin de jouer aujourd'hui, à la fois parce qu'elle est un guide pour une pratique de la socioanalyse qui reste très largement à expérimenter et à théoriser et qui pourrait être le cœur de métier du travail social et en tout cas un objet de recherche pour les travailleurs sociaux qui sont très souvent des praticiens de fait de la socioanalyse mais sans avoir les outils théoriques de leur pratique. Elle peut être aussi la sociologie d'instruments d'une pratique réflexive du travail social qui consiste à prendre pour objet de recherche, à objectiver ses propres pratiques. Et de ce point de vue, deux objets me semblent à privilégier, d'une part, les jeux fondés sur l'économie du capital symbolique dont je viens de vous parler et ces dispositifs que je viens de suggérer inventés sur le tas : jeux et dispositifs, enquête d'analyse et enquête pour monter en généralité. Voilà en tout cas ce que je vous invite à faire. Merci. »

### **Manuel Boucher :**

« C'était dense, merci beaucoup. Je pense que ça a parlé à beaucoup de monde. Alors la parole est à la salle. Des questions ? »

**Participant :**

« Est-ce que la recherche au niveau des hautes écoles du social ou de la santé, est-ce qu'elle doit aussi porter sur la question sociale ? »

**Gérard Mauger :**

« Oui je pense bien sûr. Vous avez tout à fait raison, ça inclut évidemment ça. Je crois que le travail social a évidemment tout à gagner, ça devrait même être central, je crois, dans la formation d'un travailleur social que de s'interroger sur l'actualité de la question sociale. Je pense que bien sûr, il faut faire du livre de Robert Castel un bréviaire. Ça devrait être le bréviaire du travailleur social. Les métamorphoses de la question sociale devraient être connues de tous les travailleurs sociaux de France et de Navarre. Je dis ça, je ne fais pas de la pub pour Robert que j'aime bien. Je pense que c'est un grand sociologue qui a fait le livre important à mon avis sur cette question là. Ça ne veut pas dire que Robert a tout dit. D'ailleurs ça s'est arrêté quand il s'est arrêté, alors on peut continuer et on doit continuer. Je pense que s'occuper de problèmes sociaux en ne comprenant rien à la sociogenèse de l'Etat actuel à travers les métamorphoses successives de la question sociale, c'est quand même pitoyable. C'est vraiment dommage, je suis complètement d'accord. »

**Participant :**

« Puisqu'on parle de recherche, et il y a dans ces propos des points sur lesquels on peut imaginer d'être en désaccord, notamment sur deux points. D'abord, quand on parle de recherche au sens où on en parle ici. Ce qui me semble important, c'est de faire en sorte d'avoir une pensée très ouverte. Je ne veux pas dire que ta pensée est fermée mais je m'explique. Quand on parle de recherche, on est justement aux antipodes du bréviaire qui est censé apporter des réponses. On peut par exemple dire le livre de Castel était un livre effectivement de référence qui devrait être lu par tout le monde. La même année où il est sorti, il est sorti *La nouvelle question sociale* de Rosanvallon. Moi je partirai de l'idée que c'est important, c'est notamment que des futurs professionnels ou des professionnels aigris puissent avoir des références multiples et qu'ils puissent justement avancer dans une réflexion qui ne soit pas fermée que sur Robert ou que sur Pierre, Paul ou autre. Il me semble que c'est très important parce que ça suppose de s'entendre sur ce que l'on appelle recherche et ce qui est en jeu d'abord c'est la production de connaissances sur des choses qui ne sont pas acquises. Je pense que l'on peut tomber d'accord. Le deuxième point sur la sociologie comme savoir de référence. Je suis sociologue mais s'il y a une chaire de travail social et d'intervention sociale qui distingue d'une chaire de sociologie, ça suppose de prendre peut-être en considération les évolutions mêmes du travail social au-delà du clivage entre approche plutôt sociologique, psychologique. On se rappelle de certaines études, notamment de Michel Tachon, qui montre l'évolution des formateurs dans les écoles de travail social et des prises de pouvoir qui se sont développées mais il y a quand même la question de la pluridisciplinarité, notamment ici, il y a bien sûr le laboratoire LISE, un laboratoire interdisciplinaire. Cette question est présente pour le LISE, elle est très importante aussi pour nous parce que sinon il y a évidemment un risque dans la représentation, un risque d'emprise d'une discipline académique sur un champ professionnel. Alors là on entre dans une zone où il y a tout un éventail de positions et c'est parce qu'il y a cet éventail de positions qu'on a pris une initiative de faire une conférence de consensus. J'entends bien l'intérêt de cet exposé que je trouve tout à fait remarquable, c'est de fixer les choses mais en même temps, évidemment il doit appeler à un débat, c'est bien sûr

pas comme ça que l'on peut organiser le débat, mais l'objectif de la conférence c'est de faire qu'il n'y ait pas... »

**Gérard Mauger :**

« Je te remercie de ces deux objections. »

**Participant :**

« Pour suivre ce que dit Marcel, je pense que des travailleurs sociaux ont une particularité, c'est d'être à l'interface d'un certain nombre de disciplines et d'avoir pour fonction, une fonction d'ingénierie, d'agencement en quelque sorte de réponses en puisant dans différentes disciplines et différentes approches. Dans ce que tu évoquais tout à l'heure, je voyais aussi arriver des notions d'économie, je voyais d'autres approches et quand on est en situation de travail social, on est dans la situation de chercher des réponses adaptées à une multitude de situations. Par contre, il faut le faire avec un minimum de rigueur en objectivant et je suis complètement en accord avec la présentation. Mais véritablement, je pense qu'il faut intégrer cette dimension d'ingénierie du travail social. Je pense que c'est ce qui fait peut être la différence avec d'autres logiques plus disciplinaires et ce fait d'être à la croisée des disciplines qui fut aussi cette singularité. Et cette capacité à agencer, à produire de l'intelligence collective aussi en convoquant des partenariats multiples, c'est une des fonctions majeures du travail social que n'ont pas d'autres types de professions. »

**Gérard Mauger :**

« Sur la première question, l'aspect ouverture, tu as tout à fait raison. La sociologie est un champ, c'est-à-dire qu'elle suppose un droit d'entrée minimum, elle a des objectifs communs, produire des vérités sur le monde social. Elle a des règles de fonctionnement qui sont en général communément adoptées, du genre pas de terrain sans théorie et pas de théorie sans terrain. Ce sont des règles qui ont cours dans n'importe quel jury de thèse qui se respecte, quels que soient les écoles d'appartenance. Ça n'interdit pas cette espèce de consensus sur un minimum de règles que l'on est sociologue ou qu'on peut se réclamer sociologue ou qu'on ne l'est pas des divergences théoriques qui existent. Oui bien sûr la sociologie est un champ ce qui ne facilite pas la vie car ça fait plus de boulot à faire. Tu as raison de dire, c'est bien de lire Castel, il n'est pas interdit de lire Rosanvallon, tu as tout à fait raison mais ça fait lire deux livres. Et on peut continuer car effectivement la liste est assez longue. Maîtriser toute la discipline dans toute sa diversité, on fait ce qu'on peut mais ce n'est pas forcément très simple. Juste une remarque sur Rosanvallon, il faut savoir qu'il est très autocritique par rapport à son propre livre. Il dit qu'aujourd'hui il ne le réécrirai pas du tout comme il l'avait écrit en ce temps-là, ce qui n'est pas le cas de Robert qui maintient ce qu'il a dit. Donc, je crois, que s'il y a un livre qui restera ce sera plutôt celui de Robert que celui de Rosanvallon. Enfin, ça c'est un pari personnel. »

**Participant :**

« C'est toute la différence entre un bréviaire et un essai. »

## **Gérard Mauger :**

« Tu as tout à fait raison de dire et de rappeler que la sociologie est un champ donc il y a des positions qui sont en concurrence pour lutter pour la vérité. Je pense que justement c'est de cette lutte au sein du champ que né quelque chose qui ressemble un peu plus de vérité. Au fond, les gens luttent pour gagner mais c'est cette lutte pour gagner qui produit quelque chose comme de la vérité qui est une production collective. C'est-à-dire qu'au fond est une vérité quelque chose qui a été reconnue comme une vérité par ses adversaires. Mais ça prend du temps. Mais c'est le jeu de n'importe quel champ scientifique. Les physiciens jouent au même jeu, ce n'est pas fondamentalement différent, en tout cas sous ce rapport. Pas revendiquer la sociologie pour moi. On ne jouera pas à ça, bien que chacun le fasse, sinon il ferait autre chose. S'il était convaincu par ce que font les autres, il ferait ce que font les autres au lieu de faire ce qu'il fait lui. C'est simple, c'est la règle du jeu. Mais il doit le faire en sachant que les autres existent. On ne peut pas exister dans ce champ en ignorant ce que font les autres, évidemment, il faut leur répondre avant, il faut prévenir les objections. C'est comme ça que la science progresse. Donc tu as tout à fait raison de le rappeler. Sur le deuxième aspect, l'aspect pluridisciplinaire, que vous évoquez tous les deux, vous prêchez aussi là un convaincu. Je suis là aussi tout à fait un convaincu de l'importance de l'interdisciplinarité. Je pense effectivement que le monde social a été l'objet depuis bien longtemps d'approches différentes, distinctes et qui a été rappelé pour la psychologie, la psychanalyse. Je trouve que c'est très bien qu'il y ait des psychanalystes qui avec leurs concepts, leurs théories, leur schèmes de perception, leurs visions du monde social, leurs pratiques, leurs styles de pratiques particuliers, on travaille sur le monde social, on travaille à le comprendre. C'est utile et intéressant. Je le pense très sérieusement. Je n'interdirais quant à moi-même pas aux gens qui font des neurosciences de se placer comme concurrents virtuels sur ce terrain-là. Ils ont le droit et je ne vois pas pourquoi on leur interdirait de faire des recherches et de trouver ce qu'ils trouvent. Je trouve qu'ils ont le droit. Les sociologues aussi ont droit de jouer au même jeu mais leurs outils, leur schème de perception, leur schème de pensée, etc. La pratique de l'interdisciplinarité, c'est le principe de l'interdisciplinarité, je ne vois pas ce qu'on peut lui objecter, à mon avis rien. J'ai toute ma vie enseigné et travaillé dans des lieux où l'affiche mettait « interdisciplinaire ». J'ai enseigné pendant vingt ans dans l'école des hautes études en sciences sociales, au pluriel, avec mes collègues anthropologues, juristes, économistes, historiens, et c'est bien de les lire. Je l'ai fait dans la mesure du possible. Les dix dernières années de ma vie d'enseignant, j'ai enseigné à l'École normale supérieure dans un master qui s'appelait « enquête, terrain, théorie » dont la fiche est interdisciplinaire, qui s'appelle maintenant PDI « pratique de l'interdisciplinarité ». C'est un Master qui est de fait interdisciplinaire avec des historiens, des politistes, des sociologues, des anthropologues, maîtriser autant que faire se peut toute les sciences sociales. Une fois que j'ai fait cette déclaration de principe, je suis pour, c'est bien au moins de se frotter un peu aux autres disciplines, la difficulté de les pratiquer. Ça dépend comment on les pratique, ça dépend le niveau de pratique de l'interdisciplinarité. Je connais très très peu de gens qui sont capables d'écrire deux articles savants dans des revues savantes de disciplines différentes. Être foutu d'écrire un article de sociologie dans la revue française de sociologie est un article de psychanalyse dans la revue française de psychanalyse, il ne doit pas y en avoir des brouettes, c'est sûrement très difficile. C'est-à-dire avoir une maîtrise suffisante de deux disciplines connexes, alors c'est plus facile pour certaines, anthropologie et sociologie c'est plus facile. Sociologie et histoire, ça peut se faire. Mais dès qu'on prend des choses comme droit et sociologie, c'est déjà plus dur. Il y en a quelques-uns mais il n'y en a pas des brouettes. Nous avons une tête, mais pas deux, ça dépend du niveau de compétence. Acquérir le niveau de compétence qui permet de produire de la recherche, ce n'est pas évident. Avoir un minimum de connaissances de ce qui se fait à côté, ça donne des idées parce que c'est une

des conditions de l'invention en sciences sociales, c'est très souvent l'importation. C'est une espèce de découverte que l'on peut faire facilement sur l'histoire des sciences sociales, c'est comment les sciences sociales progressent. Très souvent, en important d'une discipline voisine, des schèmes qui n'existaient pas dans sa discipline d'appartenance. L'exemple idéal typique c'est sans doute Claude Lévi-Strauss, anthropologue, importe des résultats fondamentaux de la linguistique, un savoir très éloigné dans son champ, dans un champ où il va faire fonctionner Roman Jakobson et ses schèmes dans l'univers de l'anthropologie. Et je crois, que cette modalité de production de l'invention est très souvent liée à ça. Je crois qu'aujourd'hui les meilleurs historiens importent dans l'histoire de la sociologie, de l'anthropologie. C'est ceux-là qui font progresser la discipline. Je suis pour en sachant que c'est exigeant. On demande plus de choses aux gens et c'est très bien de leur demander beaucoup de choses mais les limites sont pratiques. »

### **Bernard Francq :**

« En ce qui concerne la question du champ, de l'autonomie et de l'hétéronomie, cette question très intéressante exposée par rapport au travail social et aux disciplines, la psychanalyse, la sociologie. Je pense que cette discipline là, le travail social c'est une discipline, elle a quelque chose que les autres n'ont pas, c'est-à-dire qu'elle se trouve dans une situation de médiation, d'interface qui a des conséquences humaines tout à fait considérables. Une position très humaniste que je défends là en disant que si on fait quelque chose, ça a des conséquences. Si vous faites un rapport de recherche et que vous dites : il faudrait mieux organiser les choses, il se fait que le travail social travaille non pas sur de la matière, des choses matérielles mais sur de l'humain et que c'est ça qui fait sa force. Son caractère irréductible, aujourd'hui, on en a besoin. C'est tellement banal de dire ça et tellement évident. Maintenant, je pense que par rapport à ça, je serais très normatif et là-dessus, il faut par rapport au monde politique, par rapport au monde journalistique, celui des médias, dont j'ai peu parlé mais qui est un monde qui fait un champ. Il faut absolument que le travail social puisse s'appuyer sur différents apports afin de mieux construire sa position collective, d'être mieux à même de rendre compte... Je dirais, il faut singulariser les cas. Comment le faire ? À partir d'un travail collectif et qui débouche nécessairement sur un débat public. Je n'invente rien. C'est une posture interpellante où on privilégie le collectif et on cherche à travers le débat public provocateur, on cherche à voir ce qui fait communauté, collectif. Moi, j'ai constaté souvent que l'on faisait l'économie de mettre en place un travail de réflexion collective pour rencontrer ses adversaires. Je trouve que la méthode de l'intervention sociologique telle que Touraine l'a développée et puis abandonnée était très pertinente. Le groupe devait rencontrer ce qu'il pensait être leurs adversaires et débattre avec eux. Moi j'ai pratiqué ce type avec un groupe de travail social et de recherche en leur faisant rencontrer ce qu'ils supposaient être leur adversaire, en leur demandant : qui voudriez-vous rencontrer ? Ça donne des choses très intéressantes et étonnantes quelquefois parce qu'on se rend compte que l'adversaire n'est pas forcément celui qu'on croyait. Vous parliez d'ingénierie, il y a un gros problème parce que l'ingénierie généralement maîtrisée dans les administrations par des gens qui ont une forte formation juridique ou économique, mais j'aime autant vous dire que ça fait des ravages considérables à l'échelon européen. Le modèle, le paradigme absolu qui permet effectivement de faire exister cette gradation, informez-vous, dégager les bonnes pratiques et montrer que c'est transférable. Les travailleurs sociaux sont très mal à l'aise par rapport à cette injonction là. Et donc il faut dégober cette affaire. Je pense que travailler en groupe avec des collectifs m'apparaît être la dimension supplémentaire dont il faut tenir compte en privilégiant un mode d'interrogation autour de « quels sont les adversaires supposés ? », d'un monde comme le

travail social parce que bien souvent les adversaires supposés c'est entre nous travailleurs sociaux. C'est l'ouverture, la tolérance. J'ai mille anecdotes sur ces affaires là et je pense qu'à propos de mon évaluation sur la politique des grandes villes qu'il est possible d'appliquer dans un rapport égalitaire, les chercheurs et les gens qui font du terrain qui s'appellent travailleurs sociaux, criminologues ou tout ce que vous voudrez pour produire un savoir collectif en disant : voilà ce que l'on peut réaliser et qui amènerait une transformation certaine du fonctionnement d'un dispositif, d'une prise en charge d'une injonction à la responsabilisation. Il y a beaucoup de choses qu'il faudrait dire, je les ai dites sur le monde politique mais sur le monde des journalistes, on est quand même devant un énorme problème parce que c'est une profession qui fait champ. Et aujourd'hui on perd des traductions et ça c'est le gros problème. Vous avez dit une chose et ils le traduisent en mille autres choses. Donc bien souvent, je l'ai constaté, je n'en ai pas été victime, j'ai été mis devant la situation où vous avez réalisé des progrès plus qu'évidents au niveau de la réflexion et du travail collectif et où les journalistes personnalisent à outrance les retombées de cette affaire-là en traduisant à leur manière ce qui est pour eux le monde social, qui est souvent un monde social dépendant totalement du monde politique. Comment sortir de ce binôme-là ? En travaillant, bien sûr, sur la professionnalité, sur l'invention du monde, sur l'innovation etc. Là-dessus, effectivement, si vous venez comme chercheur de l'extérieur en venant observer les choses en disant : oui, je considère ce que vous faites est intéressant et c'est une bonne pratique. Malheureusement les couloirs de la commission européenne sont remplis de rapports de ce type-là. »

**Manuel Boucher :**

« C'est peut-être la constitution d'une discipline aussi. »

**Bernard Francq :**

« Oui »

**Manuel Boucher :**

« Merci. La deuxième question et puis ensuite Madame. »

**Gérard Mauger :**

« Juste un mot par rapport à ce que disait Bernard à l'instant à propos du dispositif Tourainien d'intervention sociologique. Je pense, je n'ai absolument rien contre, que c'est tout à fait intéressant, je crois que ça s'apparente à ce que j'ai évoqué en invitant à la réflexion un peu systématique sur ces dispositifs mis en place pratiquement, pas forcément en les théorisant, qui consiste à créer des interactions improbables, en produisant des rencontres, des situations inhabituelles. Je pense qu'il y a là quelque chose qui s'apparente à ce que pourrait être l'expérience en sociologie. On dit souvent, la différence fondamentale entre les sciences sociales et les sciences physiques ou les sciences de la nature c'est que des physiciens, des biologistes, des géologues peuvent faire des expérimentations et les sociologues ne peuvent pas. On manque cruellement d'imagination. Je ne dis pas qu'on peut faire n'importe quelle sorte d'expérience mais on peut faire des expériences sociologiques. Et je pense qu'il y a des expériences sociologiques qui pourraient être mises en place et qui le sont de fait mais qui sont rarement théorisées comme telles. Et on a tort de ne pas les théoriser comme telles. Par exemple, mettre en présence l'intervention sociologique conçue de cette espèce là, on va organiser une discussion avec ses adversaires, c'est une interaction improbable mais dont je



pense qu'elle ne manque pas d'intérêt pour autant qu'on se donne réellement les moyens d'analyser tout ce qu'on peut en analyser. Il y a sûrement mille choses à en dire parce que c'est une situation improbable. Les analyser comme tel, comme situation improbable, je pense que c'est loin de manquer d'intérêt et aussi parce que ce genre de situation, au-delà de leur intérêt proprement intellectuel, a aussi des intérêts sociaux éventuels. Je crois que ces interactions improbables peuvent produire des effets. Reste à savoir lesquels. Quelles sortes d'effets ? Mais savoir quels effets ça produit, analyser les effets que ça produit, il faut aussi pouvoir les contrôler, pouvoir dupliquer de façon un peu systématique et délibérée ce genre d'action, je pense que ce sont des choses tout à fait intéressantes. Et il y a là tout un domaine d'investigation ouvert, spécifique, propre dans le monde du travail social, qui me semble tout à fait intéressant, virtuellement, extrêmement intéressant. C'est dommage de laisser tout en friche. En tout cas ainsi est mon avis. Par rapport à la question que vous me posez, je pense que oui ça s'applique à tout le monde. Si on veut bien considérer que le monde du travail social est un univers tripolaire comme Jean-François Gaspar le décrit, alors je crois que ceux qui sont plus ou moins proches de chacun de ces trois pôles sont invités à se reconnaître ou à rectifier, si c'est faux, cette description de cet univers en disant : il manque un pôle. Peut-être, je ne sais pas, il faut voir où il y en a un de trop parce que finalement ils ont fusionné. Mais je crois que c'est une invitation, une carte géographique de l'espace qui invite chacun à s'y placer ou à s'y retrouver en disant : il y a ma place où il n'y a pas de place pour moi là-dedans. Alors dans ce cas il faut changer. Il n'y a pas d'autres solutions pour un scientifique que de se dire : si ça ne marche pas, on va rectifier, on va rectifier la carte qu'on propose. Bien sûr, elle est ouverte à tous, par définition. »

**Manuel Boucher :**

« Madame »

**Participants :**

**Bernard Francq:**

« Je rebondis sur ce que vous dites, je partage complètement cette approche. Mes collègues anthropologues se sont rapprochés de nous en travaillant sur les quartiers, sur les cités en crise. Jean-François Gaspar a travaillé sur la ville de la Louvière. Moi, j'ai fait l'évaluation non pas du travail social mais de la manière dont les dispositifs fonctionnaient en termes d'action publique. Là il y a plus qu'un créneau, il y a une sociologie de l'action publique à envisager et à développer. Elle est bien développée autour des problèmes urbains, me semble-t-il. »

**Gérard Mauger :**

« Juste pour rebondir sur ce que vous disiez, il se trouve que j'ai été invité lundi et mardi à l'école des hautes études en sciences sociales à un colloque qui s'y tenait organisé par IRIS et le laboratoire que dirige Didier Fassin qui est prof à Princeton et à l'école des hautes études. Je le signale car il y aura un livre très prochainement mais qui est directement sur le sujet que vous évoquez. C'était un colloque de clôture d'une longue recherche collective qui a été menée très exactement sur les politiques d'actions sociales en y incluant du judiciaire et le policier jusqu'au travail social en s'étendant aux missions locales, etc. c'est un ensemble d'enquêtes coordonnées ethnographiques sur le thème générique de ce qu'ils appellent les

économies morales. Je pense que c'est une façon très actuelle d'envisager ce genre-là de problème avec des enquêtes de terrain tout à fait intéressantes qui viennent de s'achever. »

### **Bernard Francq :**

« La sociologie de l'action publique pose l'énorme problème de la manière dont les dispositifs peuvent être coordonnés les uns par rapport aux autres. Et ça soulève la question, quand au niveau du travail social ils sont interpellés par cette affaire là du partenariat. Comment construire les partenariats avec les autres ? Comment on va s'échanger des services ? Pas des clients ni des usagers, en fonction de ses compétences et de ses capacités et là la sociologie de l'action publique a marqué quelques avancées pour réfléchir. Aujourd'hui, on est dans quel monde ? Finalement, en ce qui concerne les problèmes urbains, moi ce que j'ai pu observer, il y a un pan de sollicitations auprès des travailleurs sociaux qui consistent à dire : venez nous rejoindre ou vous êtes obligés de venir pour gérer de manière forte la proximité. Gestion urbaine de la proximité, mettons en place le dispositif pour rendre service aux gens. La deuxième c'est une conférence de consensus de citoyens. Tout ce qui est déployé par Lascoumes, Callon et Barthes, agir sur un monde incertain, autrement dit la démocratie technique où la sociologie publique peut bien se retrouver aussi parce qu'elle apporte des choses en termes réflexifs sur ce qu'il faut éviter comme piège, pour éviter que les gens soient dégoûtés à tout jamais de la participation. Je le dis de cette manière ironique. Et puis, vous avez tous les problèmes de coproduction de savoir. Moi, je me situe plutôt en terme sociologie publique autour de cette pratique de coproduction de savoir avec des usagers, avec des travailleurs. Vous savez, quand on faisait des formations avec Dubet à Vaucresson, on avait la chance d'avoir des publics où il y avait des policiers, des conseillers d'éducation et des éducateurs. Et le premier jour, ça se passait très mal parce qu'ils ne disaient pas bonjour ni les uns ni les autres. Et quand on leur présentait la malice de la galère, la formation durait huit jours, ils disaient : et toi qu'est-ce que tu fais dans cette affaire là ? C'est quoi cette histoire de rage ? Qu'est-ce qu'on fait avec la violence ? Et on voyait qu'à la fin de la semaine, ils arrivaient parfaitement à voir quelles étaient les compétences des uns et des autres et comment ils pouvaient construire des partenariats. Alors il y a le problème de la police et la déposition de la violence légitime. Bien sûr vous avez tous lu le livre de Didier Fassin, la manière dont la BAC fonctionne. Maintenant, la police telle que les Anglais ou les Américains le pratique est plus proche de la construction des partenariats. Comment rendre des comptes en ce qui concerne ce que font les forces de l'ordre pour protéger la communauté ? Il faut laisser aller les gens en ce qui concerne la volonté de développer des projets et des objectifs qui ne sont pas nécessairement les miens au niveau de la conception que je peux avoir de l'action publique. »

### **Participants :**

« Je voudrais poser deux questions sur le dernier exposé. Pourquoi vous pensez que le monde du travail social est en champ d'intervention et quelles sont ces attachements avec les espaces concurrentiels extérieur ? Après vous nous proposer une perspective de refondation du travail social avec une production de la connaissance si je vous ai bien suivi. Et là vous avez amené les usages de la sociologie, nous avons débattu avec vous de l'intérêt de l'importance de l'interdisciplinarité, certes, mais finalement on ne vous a pas entendu sur pourquoi cette option de la sociologie en positif. Et quel lien vous fait avec ces trois pôles du champ de l'intervention parce que pour ma part je me suis dit est-ce vous pensez que la sociologie c'est ce qui permettrait l'écart entre les trois pôles et d'avoir une posture de recherche ou bien est-ce que la sociologie est un renforcement du pôle politique ? »

## Gérard Mauger :

« C'est une bonne question. Je n'ai pas réfléchi aux questions que vous me posez. Admettons que l'on se rallie mes propositions, il se passe quoi. Et d'ailleurs ça voudrait dire quoi s'y rallier, qui s'y rallie, qui s'y oppose ? Ça pose réellement des questions. Pour vous dire un petit bout de ce qui fonde ma réflexion, c'est une pratique personnelle. J'ai entre autre dans ma vie de chercheur enquêté pendant dix ans sur les jeunes délinquants. J'ai travaillé sur ce monde des bandes, ce que l'on appelait les loubards. La première fois que j'ai enquêté dessus c'était entre 1975 et 1980, pendant cinq ans et j'ai recommencé il n'y a pas si longtemps entre 2000 et 2005, en essayant de faire de l'ethnographie dans cet univers qui n'est pas facile d'accès pour un sociologue du CNRS surtout vieillissant. Ce n'est pas tout à fait évident. Je me suis rendu compte que le faire sur la longue durée, ça a supposé de faire des choses qui ressemblent beaucoup à ce que peut faire un travailleur social. J'ai été amené à faire des choses qui n'ont pas grand-chose à voir avec de la sociologie, du genre écrire des lettres pour l'autre, cherche moi un boulot, tu ne pourrais pas me dépanner de, tu ne pourrais pas venir me chercher chez les keufs à 2h du matin. J'ai été amené à faire de fait tout un type d'activités dont je pense qui n'a pas rien à voir avec ce que peut faire un éducateur spécialisé. Du coup j'ai été aussi amené à réfléchir à ce que ça voulait dire, faire aussi ce que fait un sociologue-ethnologue, faire des entretiens et en particulier réfléchir à quelles étaient les conditions de possibilité de réalisation des entretiens, quelles étaient aussi les effets possibles d'un entretien. Un des derniers que j'ai vus, ça va vous faire rire, je l'ai vu tous les vendredis matin de 10h à 12h pendant un an et demi. Ça ne vous rappelle rien. Au bout d'un moment j'ai dit c'est fini, on arrête parce que ça pouvait durer longtemps. Je faisais de la socio-analyse expérimentale sans le savoir. Il m'a semblé que ce type-là d'expérience, ce type-là de pratiques était non seulement une pratique qui avait des vertus spécifiques, je l'espère par rapport à ce que j'ai pu faire comme travail mais aussi pour le point de vue de l'enquêté, des vertus qui s'apparentaient à des vertus thérapeutiques. Ce cas-là c'était un cas limite mais j'en ai fait quelques dizaines dans ma vie sur ce petit monde. Je crois que j'ai, à ma manière, contribué à la conversion, la réinsertion d'un certain nombre de jeunes délinquants avec mes pratiques bricolées de sociologue de terrain qui était avisé scientifique mais dont la visée scientifique s'avérait pratiquement inséparable d'une visée de type thérapeutique. Des gens pour qui c'était important d'avoir un coupon sociologue du CNRS, à qui il pouvait causer régulièrement. Ça produit des effets. Je crois que réellement ça en produit. Donc au fond, c'est conscient de ce type de pratiques un peu improvisées, enfin je l'ai rencontré en le faisant, que je vous livre la clé en disant pourquoi ne pas le systématiser, pourquoi ne pas le professionnaliser cette manière de faire. Il me semble que ça a beaucoup à voir avec ce que font toute une catégorie de travailleurs sociaux et qu'ils auraient beaucoup à y gagner, comme moi aussi, à réfléchir systématiquement à ce qu'ils font et à comment le faire. Je crois que ce pourrait être aussi un métier spécifique des travailleurs sociaux. Ça pourrait constituer un cœur de métier du travail social. C'est ma conviction peut être que j'ai tors mais c'est une proposition que je fais parce qu'elle me semble d'une certaine façon ce qui déjà se fait mais souvent sans battre le pavillon qui correspond à ce que les gens font, sans avoir les références théoriques qui conviennent à la pratique. Donc, au fond, ce que je propose c'est d'ajuster des références théoriques à la pratique correspondante. C'est un peu le sentiment que j'ai, effectivement, ça peut avoir l'air un peu hégémonique dit comme ça. Moi, j'ai précisé que je n'excluais pas la possibilité de la pertinence des interventions psys qui sont plus classiques dans le monde du travail social. Je crois, effectivement, qu'il y a des cas donc moi je dis : je rends mon tablier. Pour vous dire les choses très pratiques aussi, il y a des mômes totalement déjantés dont moi je ne vois pas ce que je peux faire avec eux. Faire une socio-analyse, je ne la sens pas. Par contre, j'ai le

sentiment que des tas d'autres qui relèvent totalement du type d'approche que je propose est bien davantage que de leur coller des conflits œdipiens à la con qui sont complètement à côté de la plaque. Voilà pour vous dire les choses comme je les pense un peu brutalement. C'est pour ça que je citais [Ian Atkin](#) et sa tripartition des maladies psychiques en pensant à celles qui sont naturelles. Des schizophrènes graves, moi je ne m'occupe pas, je ne sais pas faire. Je suis incapable. J'ai l'impression d'avoir un outil totalement inadéquat. Par contre, il y en a des tas d'autres qui sont à la masse de la population que j'ai pu rencontrer, qui relèvent bien davantage du type de pratique que moi je suis capable de leur proposer. Ça ne veut pas dire, revendiquer le monopole, revendiquer l'exclusivité mais c'est dire, il y a sûrement un champ d'intervention à théoriser, à rationaliser. C'est ça mon idée mais je réfléchis en vous parlant. Mais je pense que cette idée n'est pas idiote. Ça me semble correspondre à quelque chose, en termes de pertinence. »

### **Manuel Boucher :**

« Pour intervenir à ce niveau là pour être un peu dans la continuation de ce que tu as dit. La question que je me pose en vous entendant tous les deux, c'est aussi si on en revient au sujet même de ce séminaire sur la question de la valeur de la recherche, notamment pour le champ social ou dans le champ social. C'est bien la question qui me semble importante c'est que si on suit ces pôles que tu nous proposes, notamment le pôle clinique, le pôle militant et le pôle normatif, il me semble qu'il y a une homologie dans ce que tu définis avec la sociologie que tu définis et que d'autres peuvent définir, se situe plutôt dans un rapprochement avec le pôle militant, on pourrait dire. Ce que tu voulais dire aussi, elle se rapproche d'un pôle militant, il y a une homologie entre l'acteur social et l'observateur du social, c'est bien sur ce pôle militant. Or, dans la pratique, les autres pôles, si je suis ces pôles, c'est-à-dire le pôle clinique et le pôle normatif sont extrêmement présents également. François Dubet lui parle du pôle du contrôle social, de la relation singulière, de la relation de service qui ne sont pas opposées d'ailleurs me semble-t-il. Pour autant, le travailleur social, lui, qui a un commanditaire, il est en rapport à un politique, à une commande politique. Aujourd'hui, dans cet environnement que tu définis comme néolibéral amène à ce que des acteurs sociaux soient très reliés à du politique qui eux demandent du normatif, voir du clinique parce que le clinique permet effectivement de ramener les problèmes à la personne et non pas évidemment à l'organisation sociale. De la même manière si on développe le pôle politique, le pôle militant, notamment dans les écoles du travail sociales, par exemple dans l'appareil de formation, il s'agit par exemple de permettre à des travailleurs sociaux de faire de l'apprentissage d'un processus de recherche par la recherche eux-mêmes au sein des écoles du travail social, ce qui pourrait notamment faire que lorsque qu'ils sont sur le terrain puissent continuer cette démarche pour toujours, d'une certaine manière penser aux transformations de leur modes d'agir, des contextes qui les influencent positivement ou négativement par rapport à leur valeur. On revient sur la question des valeurs. Finalement, toutes ces discussions sont reliées à un aspect : quel type de travailleurs sociaux voulons-nous par rapport aux valeurs qui sont les nôtres ? Ça veut dire que grosso modo, les valeurs qui sont les tiennent se situent plus du côté du modèle militant ou d'une sociologie critique. On pourrait imaginer aussi de produire des travailleurs sociaux critiques mais est-ce qu'aujourd'hui le système, l'organisation d'une part de la formation, d'autre part de l'organisation, je dirais du social aujourd'hui permet le développement ou l'épanouissement de ce travailleur social critique. Il se trouve qu'effectivement sur le terrain avec mon équipe et des sociologues présents dans la salle ont mis en place des interventions sociologiques faisant rencontrer des adversaires des travailleurs sociaux désignés qui se retrouvent dans une incapacité d'une certaine manière à pouvoir produire un discours critique qui les pénaliseraient fondamentalement, c'est-à-dire qu'on est

dans une sorte d'injonction concrète au fait que le travailleurs social ne peut pas développer un sens critique car s'il développe un sens critique, il se condamne lui-même. C'est-à-dire qu'on est quand même dans un espace contraint qui fait que le sociologue et notamment lorsqu'il est dans un espace clairement identifié, le CNRS ou l'Université, qui peut produire une connaissance subversive, n'est pas du tout dans la même configuration qu'un travailleur social qui doit faire un travail clinique normatif qui fait que s'il remet en question l'ensemble de l'organisation de la régulation sociale des désordres et bien serra lui-même sanctionné. »

**Gérard Mauger :**

« Oui, voilà une autre très bonne question. C'est une bonne question mais c'est un vrai problème. Je crois, deux choses. La première c'est résistance. Que dire d'autre ? Si tu crois que la sociologie critique se porte bien au CNRS ou dans l'université française, franchement c'est beaucoup dire, c'est franchement beaucoup dire. Je pense que je vivrais des jours plus fastes, plus heureux et je serais plus célébré si je me pliais aux injonctions auxquelles nous sommes aussi soumis. Que dire par rapport à ça ? Sinon résistance. Quand j'ai dit ça, je n'ai pas dit grand-chose. Je caricature mais je dirai une chose qui me semble importante par rapport à ce mot d'ordre résistance. Les résistances se fondent à mon avis d'autant plus solidement, se renforcent tout simplement qu'elles se forment des moyens d'autonomie. L'autonomie ça veut dire quoi ? Ça veut dire se fonder sur des ressources légitimes, ce sont des ressources telles que vos adversaires peuvent difficilement les récuser, difficilement les attaquer. Ce que vous pouvez faire, on peut se cacher quand on est sociologue chez Bourdieu comme je l'ai été pendant ma vie, je suis retraité moi aussi. On peut se cacher derrière la chair du collège de France de Bourdieu parce que c'est difficilement attaquable. Il y a des risques à s'en prendre comme ça. C'est ça l'autonomie, c'est accumuler suffisamment de ressources symboliques c'est-à-dire des ressources qui valent y compris pour ces adversaires. Les adversaires sont obligés de respecter. Mon invitation à l'autonomie, c'est doter le travail social de ressources telles qu'elles soient opposables à ses adversaires, c'est-à-dire que ça suppose de passer des alliances, en particuliers des alliances scientifiques par exemples parce que la science, ça fait autorité dans le monde dans lequel on est. Ça continue de faire autorité, même si on la malmène, même si on la maltraite. Quand même il y a des limites, on ne peut pas dire n'importe quoi. C'est difficile de faire passer Alain Bauer pour un savant, je vais dire les choses brutalement. On a du mal, on essaie mais on a du mal. Pourquoi a-t-on du mal ? Parce qu'en face de ça, il y a la résistance collective de la science organisée des savants, des vrais qui travaillent et qui ont opposé l'autorité de la science... Que dire par rapport à cette résistance et à cette autonomie ? L'autonomie, elle est d'autant plus efficace qu'elle repose sur, en tout cas c'est une de ses forces possible et je ne dis pas que c'est la seule, mais sur des bases scientifiques. Donc des alliances avec de la science. Je pense que c'est une chose tout à fait importante donc au fond opposée à un corps de savoir constituer, opposée à un corps de techniques constituées comme telles rationalisées, développées. Quand je dis inviter à théoriser, ça veut dire aussi opposé à un corps de savoir constituer, à un corps de savoir théoriser qui peut s'appuyer sur d'autres savoirs déjà constitués. Je pense que c'est une ressource opposable qui vaut ce qu'elle vaut. On peut s'asseoir dessus mais pas si facilement que ça. D'autant moins facilement qu'elles sont plus étayées, plus constituées, solidifiée, etc. J'ajouterai un truc, c'est que au-delà de ça, c'est le deuxième volet de ce que je voudrais dire pour te répondre, c'est que quand tu rapproches ce que je suggère du pôle militant. Tu n'as pas tort, grosso modo, avec une nuance que j'ai introduite et qui n'est pas tout à fait sans importance, à mes yeux en tout cas. Elles émanent tout à fait importante. Je me démarque dans ce que je dis d'une certaine façon de ce pôle militant en disant : il ne s'agit pas d'appeler des gens à manifester devant une banderole, ce n'est pas ça que je propose. Je propose le

métier du travailleur social, c'est-à-dire des techniques, des techniques de travail individualisé ou bien collectif mais en petits groupes. Je ne propose pas d'aller faire la révolution. changer le monde social, tout le monde a le droit. Mais je propose du travail, des techniques de travail. Donc la socioanalyse, telle que je la propose, c'est une thérapie que l'on peut rationaliser, peut-être même évaluer pourquoi pas. C'est un type de thérapie particulière, individuelle que je propose de rationaliser comme telle et en disant qu'elle ne vise rien d'autre que à reconstituer, à donner aux gens les moyens d'être un sujet rationnel, de devenir un sujet rationnel. Lui donner les moyens de maîtriser ce qu'il détermine, c'est aussi lui redonner quelque chose comme un peu de liberté, des marges de liberté et d'agir rationnellement plutôt que d'être agi par des pulsions qui lui échappent. Je dis quelque chose là qui n'est pas tout à fait innocent parce que ça a à va voir avec une thérapie rationnellement fondée. C'est un peu ça l'idée. C'était pour le deuxième volet que j'ai suggéré, économie du capital symbolique, analyse de dispositifs d'interaction particuliers, etc. Je pense que l'on peut faire le même jeu, je pense que l'on pourrait le faire je ne l'ai pas fait complètement ici parce que je pense que l'on n'a pas le temps et puis je n'y ai pas vraiment réfléchi. Mais je crois que l'on pourrait le faire, c'est proposer des dispositifs d'action collective, sociologiquement fondée. Ce qu'ils ont en commun, c'est qu'ils sont tous sociologiquement fondés. Je crois qu'il y a des ressources pour proposer des manières de faire, des savoir-faire spécifiques de métier et qui sont justement opposables, c'est scientifiquement opposable. Je crois que ça tient jusqu'à nouvel ordre. En tout cas ça tient mieux que ce que l'on vous vend. »

**Bernard Franck :**

« Je pense qu'il y a un usage cynique. »

**Gérard Mauger :**

« Bien sûr c'est un usage cynique mais en même temps quel avantage d'être bête parce que ça ne correspond à aucune réalité. »

**Manuel Boucher :**

« Si on suit ta démarche qui est la tienne, en revenant sur l'ingénierie, on pourrait imaginer que nous dans l'espace social, nous avons la capacité à former des ingénieurs sociaux à travers notamment le diplôme d'État d'ingénieries sociales. On pourrait imaginer de mobiliser justement cet appareil institutionnel qui a été mis en œuvre pour justement construire de l'apprentissage de la recherche par la recherche qui amènerait justement une forme de résistance, en tout cas de sens critique qui pourrait être ensuite reproduit au sein des institutions sociales. »

**Bernard Franck :**

« Très concrètement ça veut dire qu'il faut dans la négociation pour la reconnaissance du programme mettre la barre excessivement haute pour avoir du personnel pour encadrer les séminaires de recherche. Sans ça, vous n'apprenez pas leur métier aux gens ? »

**Manuel Boucher :**

« Tout à fait »

**Bernard Franck :**

« Je parle comme sociologue. C'est tout à fait déterminant. Laissons Erasmus de côté, la plaie de l'université. »

**Manuel Boucher :**

« Encore deux questions »

**Participants :**

« Je suis très intéressé par les interventions qui ont eu lieu. Je suis amenée à intervenir dans ce champ-là... J'ai remarqué, qu'au fil de la discussion, ça évoluait plus vers ce que vous avez appelé une nécessité de réfléchir à des dispositifs d'action sociologiquement fondés. Et je pense que ça ouvre tout un champ de questions autour non pas seulement du champ disciplinaire, de l'articulation entre des disciplines différentes mais autour d'approches mises en œuvre comme démarches sociologiques qui sont, vous avez parlé de la socioanalyse, il y a la recherche par la recherche. Je dirais qu'il y a d'autres dispositifs comme les groupes d'analyses de pratique qui à mon avis font le lien des dimensions organisationnelles et institutionnelles.... (Inaudible) »

**Gérard Mauger :**

« Je suis complètement d'accord avec vous. J'ajoute au programme de recherche de faire des trucs sur les groupes d'analyses de pratiques, je ne connais pas ça mais c'est intéressant d'en faire un objet d'analyse. »

**Manuel Boucher :**

« Merci beaucoup et à bientôt au mois de novembre »